

« Bien assez à manger pour tout le monde »



Jacques
Servais

Une interprétation balthasarienne du *Festin de Babette**

« C'est comme aux noces de Cana », dit un vieil homme au somptueux repas français du *Festin de Babette*. « Ce n'est pas la nourriture qui compte¹ ». De fait, en *Jean 2, 1-11*, ce qui est décisif n'est pas ce que l'on mange et boit. C'est également vrai dans le film. Bien qu'il soit centré sur les sept plats du banquet offert à de pauvres villageois, « le sujet n'est pas la cuisine », et ce dîner n'est pas du tout « une fin de soi », comme l'a précisé le réalisateur danois Gabriel Axel (1918-2014²). S'ensuit-il que la chère et le vin n'ont aucune importance ? S'ils renvoient au-delà d'eux-mêmes, sont-ils négligeables ? À Cana, le Seigneur les utilise comme « signes » pour « manifester sa gloire » (*Jean 2, 11*). Or cette « gloire » apparaît non comme une lumière éclatante, mais plutôt comme la flamme vacillante d'une bougie. Le Fils de Dieu s'insère mystérieusement dans la noce, en transfigurant délicatement la réalité de l'intérieur, presque sans que l'on s'en aperçoive : « Le maître du repas goûta l'eau changée en vin... Mais il ne savait pas d'où venait ce vin » (*Jean 2, 9*). L'esprit d'amour et de pardon qui souffle soudain sur les invités au banquet de Babette arrive avec la même discrétion, si bien que le film doit être regardé en portant attention au mystère plutôt qu'en cherchant à tout expliquer. « C'est un conte de fée, dit Axel, et si l'on veut tout analyser, on passe à côté³ ». À partir d'une nouvelle publiée en 1950 sous le même titre par la romancière danoise Karen Blixen (1885-1962), *Le Festin de Babette* n'est pas un film « sur la religion, ni sur la cuisine », mais sur une série de portraits où se révèle l'effet de levain produit par l'intervention d'une seule femme au sein d'une communauté protestante rurale.

Hans Urs von Balthasar partageait la même conviction de l'unité entre l'esprit et les sens : « C'est à la fois avec son corps et avec son âme que l'être humain vivant fait l'expérience du monde et, en conséquence, également de Dieu⁴ ». On s'efforcera ici de considérer le film sous l'angle de l'esthétique théologique de Balthasar.

* Cet article est une version abrégée par l'auteur lui-même de celui publié dans le numéro de l'automne 2017 de l'édition nord-américaine de *Communio*.

1 Les citations non référencées en note sont tirées des dialogues du film sorti en 1987. Sauf indication contraire, les autres citations sont tirées d'œuvres de Hans Urs von Balthasar publiées chez Johannes Verlag, Einsiedeln.

2 Interview de Gabriel Axel par Jill Forbes dans *Sight and Sound*, 2 (printemps 1988), p. 106-107.

3 *Ibid.*, p. 106.

4 *Herrlichkeit*, I, p. 392, (tr.fr., *La gloire et la croix. Aspects esthétiques de la Révélation*, vol. I. Apparition. Paris, Aubier, 1965². DDB 1990³. Réédition (8 vol. en coffret) DDB/Le Cerf, Paris, 1993).

Babette

L'histoire se passe au ^{xix}^e siècle dans un village de pêcheurs de la côte du Jutland, « un coin perdu du Danemark », où vivent deux sœurs entre deux âges, Martina et Filippa. Elles consacrent « tout leur temps et presque tout l'argent qu'elles ont à faire la charité », c'est-à-dire à nourrir les pauvres. Leur père était « prêtre et prophète, fondateur d'une secte », et ses filles avaient été baptisées en hommage à Martin Luther et Philippe Melanchthon. « Respecté et peut-être un peu redouté », ce pasteur est mort depuis des années et les rangs se sont éclaircis dans sa communauté autrefois nombreuse. Un petit groupe d'étude biblique se réunit encore chez ses filles, mais ses membres sont vieillissants et se chamaillent sans cesse. Dans la maison vit aussi Babette, « la servante française », présente dans l'ombre en « ce lieu perdu et désolé ».

Pour introduire Babette, le film emmène jusqu'aux « régions secrètes » du cœur de ces sœurs « puritaines ». Nous découvrons Martina et Filippa jeunes : deux blondes rayonnantes, modestement habillées. On ne les voit « jamais au bal ». Elles sont entièrement au service de la mission surnaturelle de leur père. Pour suivre à la lettre la recommandation de saint Paul (1 *Corinthiens* 7, 34), le mariage ne doit pas les détourner du « souci des affaires du Seigneur ». Mais la beauté de Martina et de Filippa fait des ravages et notamment « corrompt le cœur et la destinée de deux jeunes messieurs du grand monde au loin ». Il s'agit de Lorens Löwenhelm, un entreprenant lieutenant danois qui décèle en Martina « une vie plus haute et plus pure », et d'Achille Papin, un ténor français réputé et suprêmement élégant, séduit par la magnifique voix de soprano de Filippa. Les deux sœurs résistent à la cour qui leur est faite. Leurs soupirants – Löwenhelm avec sa quête de l'amour courtois, Papin avec sa sensualité, l'un et l'autre esclaves de « la chair ennemie de Dieu » (*Romains* 8, 6-7) – n'auraient pas été à leur place dans ce village de gens simples. Si bien que, dix-sept ans plus tard, les sœurs, maintenant grisonnantes, vivent toujours chez leur père dont elles ont pris la suite. Si les étrangers qui voulaient les épouser ont été éconduits, en revanche elles accueillent la femme qui se présente à leur porte avec une lettre de « Monsieur Papin » qui a lui aussi pris de l'âge.

Papin recommande Mme Babette Hersant, dont le mari et le fils ont été tués à Paris pendant la « semaine sanglante » qui a mis fin à la Commune de Paris en 1871. Elle-même n'en a réchappé que de justesse. Arrivée en cachette au Danemark sur le navire de commerce où son neveu est marin, elle n'a pas de point de chute. Sans ressources, ayant perdu tous les siens, Babette dans sa misère n'est pas sans ressembler à Marie qui, comme le note Balthazar, « encaisse »

Thème

sans perdre confiance tout ce qui lui arrive⁵. « Elle sait cuisiner », écrit Papin, et si Martina et Filippa l'embauchent, elle saura tenir la maison. Les deux sœurs sont d'abord réticentes, ne serait-ce que parce qu'elles ne peuvent pas se payer une bonne. Mais, émues par les larmes de Babette, elles la prennent comme servante au pair et sans gages.

La Française apprend vite à préparer la nourriture très rudimentaire que l'on mange au village : du poisson bouilli et de la soupe au pain et à la bière. Mais avec elle, des signes de joie commencent à fleurir dans le village : des sourires, de splendides couchers de soleil, des soupes délicieuses (bien que toujours très simples). Les années passent et un jour arrive un billet de loterie, a gagné le gros lot : dix mille francs. « Seigneur tout puissant », s'étrangle-t-elle. Les sœurs la félicitent chaudement, mais s'attristent en se disant que leur servante va forcément les quitter : « Le Seigneur nous l'a donnée ; le Seigneur nous la reprend ». Or en se promenant au bord de la mer, Babette voit une mouette s'envoler au-dessus des vagues et rentre vite à la maison pour présenter une requête : Martina et Filippa l'autoriseront-elles à préparer un festin pour la communauté – « un vrai dîner français » – pour célébrer le centième anniversaire de la naissance du pasteur, leur père ? Elle paiera tout. Les sœurs résistent, mais Babette insiste : « Je ne vous ai jamais rien demandé. Alors écoutez la supplication qui vient du fond de mon cœur ». À ses yeux, lui permettre de servir sera de leur part un don, un geste d'amour. Elles le comprennent et acceptent. Pouvaient-elles refuser de *donner*⁶ ? En offrant ce repas, Babette n'aura pas conscience de sacrifier quoi que ce soit – comme de renoncer à un acquis ou un dû – mais y verra un cadeau qu'elle reçoit, quelque chose *qu'elle-même* doit. Pour recevoir vraiment, il faut « plier le genou ». Quant aux sœurs, leur acceptation est d'une générosité encore unilatérale. Elles apprendront plus tard, grâce à l'humilité de leur servante, que la véritable générosité « exige une réceptivité tout aussi authentique⁸ ».

Jacques
Servais

Babette, rayonnante, prend un congé pour aller voir à Frederiksberg son neveu marin et, peu après, un chargement arrive par mer : tout ce qu'il faut pour un dîner français, à savoir une série de caisses en bois, un énorme bloc de glace, une cage pleine de cailles pépiantes et une tortue noire, massive et bien vivante. L'austère Martina fuit la cuisine et passe la nuit à transpirer sous l'empire d'un cauchemar où du vin qui ressemble à du sang, une tortue qui a l'air d'un serpent et une tête de veau décapité

5 *Der dreifache Kranz*, p. 62 (tr.fr., *Triple couronne. Méditations sur le Rosaire - Le salut du monde dans la prière mariale*, Lethielleux, Paris / Culture et Vérité, Namur, 1978 ; 1992⁵).

6 Alain FINKIELKRAUT, « Le scandale de

l'art. Lecture du *Festin de Babette* », dans *Un cœur intelligent*, Folio, Paris, 210, p. 243.

7 *Theologik*, I, p. 243 (tr. fr., *Théologique*, t.1 *Vérité du monde*, Namur, Culture et Vérité, 1994 ; Bruxelles, Lessius, depuis 1998).

8 *Ibid.*, p. 46.

brûlent dans le feu de l'enfer tandis que Babette elle-même offre un calice empoisonné. Cette menace d'un « sabbat de sorcières » pousse Martina à rassembler la communauté en urgence. Tous assurent qu'ils resteront de marbre devant ce banquet et les tentations de gloutonnerie qu'il imposera. Ils seront présents tous les onze, par déférence envers Babette, mais ils ne diront pas un mot sur ce qui leur sera servi.

Cependant, un messenger débarque pour annoncer à Filippa un douzième convive : le général Lorens Löwenhelm qui vient de la cour de Suède pour rendre visite à sa tante, une fidèle de feu le fondateur de la communauté.

Le banquet

Le grand jour venu, les invités habillés de noir commencent par chanter dans le salon l'hymne habituel : « Jérusalem où mon cœur demeure », qui manifeste qu'ils n'espèrent rien en ce monde. On a vu dans le film que la communauté ne chante rien d'autre depuis la mort de son fondateur. Une fois le général arrivé avec sa tante et après qu'il a baisé la main de Martina, on passe dans la salle à manger. La table est magnifiquement dressée : des candélabres, des serviettes pliées en forme de coq, des assiettes de fine porcelaine à liseré bleu marine et, comme garniture, des bouquets de blé séché sur une nappe blanche comme neige. La palette des couleurs est en fait restreinte et correspond plus à la sobriété des paysages du Jutland qu'au bariolage de la splendeur parisienne. Les seules touches vives sont le bleu et le rouge de l'uniforme galonné d'or du général.

Tous récitent le bénédicité de leur pasteur : « Que ce pain nourrisse mon corps, que mon corps obéisse à mon âme, que mon âme s'élève pour servir Dieu dans l'éternité ». Quand ils commencent à goûter la soupe de tortue, ils se rappellent l'indifférence qu'ils ont jurée et s'y encouragent réciproquement en réaffirmant que « ce qu'il y a dans l'assiette n'a aucune importance ». Ils mangent pour satisfaire les besoins de leurs corps terrestres et pour faire plaisir à Babette qu'ils apprécient, en veillant à ce que cela ne leur fasse pas perdre de vue la Jérusalem céleste. Mais ils mangent tout.

Babette recoiffe Erik, le jeune rouquin qui lui sert d'aide, et l'envoie servir le premier vin. Tous les convives lèvent leurs verres et boivent une gorgée. Le général Löwenhelm reconnaît immédiatement la qualité du breuvage : « De l'amontillado ! Et le meilleur que j'aie jamais dégusté ! » Il fait penser au « maître du repas » à Cana qui, sans savoir d'où vient le vin qu'on lui présente, déclare que c'est du tout meilleur. Même chose ensuite pour l'incontestable champagne Veuve Clicquot 1860, qui mousse dans le verre avant de l'emplir comme la vague qui s'abat sur la plage. Sachant que le général a vécu à Paris, Babette a donné à Erik des instructions précises : ne servir qu'une fois à chaque plat, sauf pour le général dont

le verre doit être rempli dès qu'il est vidé. À l'exemple de Marie (Jean 2, 3), elle sent ce qui pourrait manquer et tient à ce que chacun ait assez à boire. Et elle a vu juste : le verre de Lorens se vide rapidement.

Peu à peu, « mystérieusement, miraculeusement », les mets suscitent un esprit nouveau au sein de la communauté. Tout le monde mange ce qu'on lui sert et, même si on ne dit rien, l'ambiance se détend⁹. Une version douce de « Jérusalem, Jérusalem » est perceptible en arrière-fond sonore. Comme les disciples à Cana, les convives devinent, à travers les « incompréhensibles débordements » et la « folle prodigalité » de la fête¹⁰, un signe de la gloire de la Nouvelle Jérusalem qui a commencé à se manifester parmi nous, comme l'annonçait l'hymne entendu plus tôt dans le film.

Et sur les blinis Demidoff, on se met finalement à parler – pas encore de la nourriture, mais l'horizon se dégage. « Je n'oublierai jamais ma première rencontre avec le pasteur », dit un homme. « J'étais querelleur et dépravé. Depuis, j'essaie de devenir un bon chrétien¹¹ ». C'est ensuite une femme qui raconte l'histoire d'un fjord infranchissable qui s'est inexplicablement gelé un jour de décembre, permettant au pasteur de tenir sa promesse de prêcher pour Noël dans une chapelle particulière de l'autre côté. Une autre femme, autrefois adultère, cite la *Première épître de saint Jean* (3, 18) : « Rappelez-vous ce qu'il nous a enseigné : "Petits enfants, aimez-vous les uns les autres" ». Toute la table répète : « Petits enfants, aimez-vous les uns les autres ». Deux hommes qui venaient de se disputer fraternisent maintenant et reconnaissent leurs torts réciproques. Quelque chose d'inédit anime le cœur des invités : une sorte d'ouverture confessionnelle, une disponibilité foncière à la vérité. Martina et Filippa ne cessent de regarder les autres et de leur sourire sans détourner les yeux.

Jacques
Servais

À un moment, Martina et Lorens se font face et lèvent leurs verres. « Tout ce que nous pouvons recevoir dans cette vie terrestre, comme le dit un des convives, c'est ce à quoi nous avons renoncé ». Trente ans auparavant, Martina a éprouvé la dure radicalité de la pauvreté évangélique, qui impose de renoncer non seulement aux biens de ce monde, mais encore à tous les liens humains en dehors de ceux que requiert le témoignage chrétien. Elle a consacré sa vie au service des pauvres. Le général a lui aussi renoncé au mariage. Mais voilà qu'à cette table, quand leurs regards se rencontrent, quelque

9 Lloyd BAUGH, *Imaging the Divine : Jesus and Christ-Figures in Film*, Sheed & Ward, Franklin (Wisconsin), 1997, p. 140.

10 Herrlichkeit, III, 2, 2, p. 398-399, (tr. fr., *La gloire et la croix*, vol. III, 2. Théologie. La Nouvelle Alliance. Paris, Aubier, 1975 ; Paris, DDB, 1990². Réé-

dition (8 vol. en coffret), Paris, DDB / Le Cerf, 1993³).

11 Voir « Adriennes Charisma » dans *Adrienne von Speyr und Ihre kirchliche Sendung*, p. 173-182 (tr. fr., *Adrienne von Speyr et sa mission théologique*, Paris-Montréal, Apostolat des Éditions, 1976 ; rééd. : 1978, 1985).

chose de l'amour auquel ils ont renoncé revit presque imperceptiblement, comme le grain tombé au sol et qui se met à porter du fruit (*Jean* 12, 24).

Dans les coulisses, un autre sacrifice s'accomplit. On revient régulièrement à la cuisine où Babette s'active au milieu des casseroles, des feuilles de cuisson et des planches à découper. Elle déploie des talents restés cachés pendant des années, et ce n'est pas pour des grands de ce monde (bien qu'il se trouve qu'un général soit là), mais pour de simples gens qui, après la mort de leur pasteur, ont comme à Cana fréquemment « manqué de vin¹² ». Comme l'a relevé Alain Finkielkraut, l'art culinaire, « suprêmement inutile », peut introduire de la grâce dans le fait banal de manger, en réunissant des convives très divers et en surmontant l'opposition entre le matériel et le spirituel¹³. Comme celle qui à Cana est appelée « femme » (*Jean* 2, 4), Babette, une humble servante, se laisse instrumentaliser pour l'accomplissement d'une merveille qui n'est pas sa propre bonté, mais une mystérieuse Présence : « Faites tout ce qu'il vous dira » (*Jean* 2, 5). Comme signe de cette mission, note Lloyd Baugh, elle porte une petite croix en or qu'elle n'avait pas quand elle est arrivée¹⁴. Bien que son travail soit méticuleux – nous le voyons quand elle prépare la sauce ambrée aux truffes pour les cailles en sarcophage – elle garde une attitude mariale et ne cherche pas du tout à se faire valoir¹⁵. Elle ne quête pas de compliments : on ne la verra pas une seule fois de tout le repas dans la salle à manger. La véritable gloire appartient à Dieu seul (*Apocalypse* 21, 2). Comme dans « le commencement des signes que Jésus accomplit » (*Jean* 2, 11), ce n'est pas la cuisinière que ce repas glorifie, mais le règne de Dieu qui se manifeste sur terre.

Les convives continuent à manger tout en prêtant aux autres une attention bienveillante. Un magnifique gâteau torsadé arrive, entouré de cerises et avec une sauce au rhum. Puis c'est un plateau de fruits mûrs : raisins, figues rouges, papayes. Pendant tout le repas, Axel « fait jouer toute une gamme de couleurs riches et variées : mets, vins, bougies, cristal, le rouge vif et les ors de l'uniforme de Löwenhelm¹⁶ ». Personne ne dit rien sur ce qu'il a dans son assiette – peut-être n'en est-il pas besoin – mais les visages rayonnent.

Quand le général attaque les cailles en sarcophage, il se lance dans une histoire. Il y a des années de cela, il a dîné dans un des meilleurs restaurants de Paris, le Café anglais. Le chef réputé y était une femme, qui avait inventé le plat qu'ils avaient maintenant devant eux : les cailles en sarcophage. Sa cuisine sublime était capable de transformer un repas en « une

12 Voir *Maria für heute*, p. 63-64 : « Ce qu'il faut noter [à Cana] est la perception qu'a Marie des besoins des pauvres et son intuition instinctive que son fils doit le savoir et pouvoir leur venir en aide de quelque façon » ; (tr.fr., *Marie pour*

aujourd'hui, Paris, Éditions Nouvelle Cité, 1988).

13 *Op. cit.* note 6, p. 247.

14 BAUGH, *op. cit.* note 9, p. 143.

15 *Du hast Worte ewigen Lebens*, p. 103.

16 BAUGH, *op. cit.* note 9, p. 144.

espèce d'histoire d'amour » qui « abolissait toute distinction entre les ap-pétits charnels et spirituels¹⁷ ». Cet art magistral correspond à ce que Bal-thasar désigne comme la tâche principale de l'homme sur terre : « Il est appelé à ordonner et façonner le monde selon sa propre nature humaine, dans l'unité entre le corps et l'âme ». Ce n'est pas une apologie de la sen-sualité : « Il doit en même temps lever les yeux jusqu'à Dieu qui est au-delà du monde... afin d'être à son image comme seigneur de la création¹⁸ ».

De même que le « maître du repas » à Cana, le général ne se demande pas d'où vient ce festin. Il n'en a pas l'occasion : Babette est entière-ment « effacée¹⁹ ». Comme Marie, elle reste cachée dans les coulisses²⁰. Lorens se lève alors pour prendre la parole : « Dans sa faiblesse et son aveuglement, l'homme s'imagine qu'il doit faire des choix dans sa vie, et il tremble à l'idée des risques qu'il prend. » On pense ici au choix radical qu'a fait Lorens de quitter le Jutland pour lancer sa carrière. Mais il poursuit : « Non. Nos choix n'ont pas d'importance... Car vient un moment où nous comprenons que la miséricorde est infinie... Tout ce que nous avons choisi nous a été accordé. Et tout ce que nous avons refusé nous a aussi été accordé... Car miséricorde et vérité se rencontrent, justice et paix s'embrassent » (Psaume 84, 11).

Le paradoxe est que c'est précisément là où Lorens a fait sa faute la plus grave que la paix et la réconciliation qui viennent de Dieu jaillissent en source vive. La bonté déborde pour accomplir au-delà de toute attente ce qui avait été promis. Ici, au festin de Babette, les signes de surabondance dans la générosité se multiplient : quand le général demande un second verre de vin rouge, il reçoit toute la bouteille de Clos Vougeot. Mais ce qui compte bien plus, c'est qu'il retrouve, de façon subtile, l'amour de Martina qui, de loin, le regarde dans les yeux. Quand il quitte le banquet, il la retrouve dans le même couloir sombre que vingt-sept ans aupara-vant, et il lui prend la main : « Il faut que... vous sachiez qu'à partir de ce moment, je serai avec vous chaque jour qu'il me sera donné de vivre.

Jacques
Servais

17 Voir *Theodramatik*, II, p. 46 : « Éphraïm le Syrien décrit une existence qui est à la fois entièrement sensuelle (terrestre) et entièrement spirituelle (céleste), l'existence d'Adam avant la Chute. Cependant, ce dernier est en même temps l'Adam escha-tologique tributaire de l'action salvatrice du Christ. C'est une vie de parfaite liber-té dont nous, qui sommes rachetés par le Christ, avons un avant-goût sur terre, grâce à l'Esprit Saint et à l'Eglise » (tr. fr., *La dramatique divine*, II, 1. L'homme en Dieu, Paris, Lethielleux, / Culture et Vé-rité, Namur 1986 ; Lessius, Bruxelles, de-puis 1998. *La dramatique divine* II, 2. Les personnes dans le Christ. Lethielleux, Pa-

ris / Culture et Vérité, Namur 1988 ; Les-sius, Bruxelles depuis 1998).

18 *Das betrachtende Gebet*, p. 233, (tr. fr., *La prière contemplative*, Paris, DDB, 1959 ; Fayard, 1972², 1981³).

19 *Das Weisenkorn*, p. 100. (*Grains de blé*. Aphorismes, tr.fr. par F. Georges-Ca-troux. Orbey, Arfuyen, 2003).

20 Voir Adrienne von SPEYR, *Magd des Herrn*, p. 115 (*La servante du Seigneur. Contemplations mariales*, tr.fr., par Julien de Vulpières, Éditions Johannes-Ver-lag, Association Saint-Jean, 2014).

Voir aussi BAUGH, *op. cit.* note 9, p. 140 : « Elle est disponible, discrète et respec-tueuse de tous ».

Chaque soir, je dînerai avec vous. Pas avec mon corps, qui n'a aucune importance, mais avec mon âme. Car j'ai appris ce soir, ma chère, qu'en ce beau monde qui est le nôtre, tout est possible». Si Martina a joué un rôle dans «la promesse impossible à tenir» (Caudel) de la jeunesse de Lorens, lui faisant ressentir la vie comme «dure et cruelle», voilà que, des années plus tard, la frustration se transforme en «éternel désir», en «soif inextinguible qui l'entraîne au-delà du monde, vers Dieu²¹».

Après les fruits, les convives passent au salon pour le café. Filippa joue au piano un nouvel hymne: «Voyez comme le jour avance». C'est un chant d'accueil à la vie éternelle qui se rapproche vite. Tous écoutent, subjugués. C'est comme si cette éternité bienheureuse était, en un sens, déjà là. Les invités échangent des «Dieu vous bénisse». Un couple âgé s'embrasse. Tous sont maintenant portés par un «esprit de charité humble et sans calcul», quelque chose qui est au-delà des sentiments tout humains²². Quand le cocher de Löwenhelm passe par la cuisine en s'en allant, il remercie Babette pour cette merveilleuse soirée.

Les invités s'en vont. Dans sa cuisine, Babette peut enfin s'asseoir et goûter un vin en rêvant. «Nous avons vu sa gloire» (*Jean* 1, 14). «Il a manifesté sa gloire» (*Jean* 2, 11). Et là, comme à Cana, cette gloire a rassemblé comme en une famille: «Après cela, il descendit à Capharnaüm avec sa mère, ses frères et ses disciples» (*Jean* 2, 12). Les convives se bénissent réciproquement en sortant. Certains hommes s'étreignent. Ils ont trouvé une nouvelle manière d'être ensemble et de louer Dieu. Au dehors, sous la clarté de la lune, ils sautillent comme des enfants et font un cercle autour d'un puits en se tenant la main tout en chantant à pleine voix un autre nouveau cantique avant de rentrer chez eux. Si la *doxa* de Dieu est bien parmi eux, cette gloire demeure eschatologique et ne sera présente, une fois ces villageois retournés à leur poisson bouilli, qu'enfouie dans la morne banalité du quotidien.

Une fois le chant achevé, Filippa regarde le ciel et remarque que «les étoiles se sont rapprochées». Et Martina prophétise: «Peut-être se rapprochent-elles toutes les nuits. Peut-être n'y aura-t-il pas de neige cette année».

Épilogue

De retour dans la cuisine, Filippa et Martina parlent enfin de ce merveilleux repas et remercient Babette en lui disant qu'il restera longtemps dans les mémoires au village, même quand elle sera retournée en France.

21 Postface à la traduction allemande du *Soulier de satin*: *Der seidene Schuh oder das Schlimmste trifft nicht immer*, Evangelische Verlagsanstalt, Berlin, 1983, p. 362, 364.

22 *Wer ist ein Christ* ?, p. 125 (tr. fr., *Qui est chrétien* ?, Mulhouse, Salvator, 1967², 1968³ ; nouvelle édition, Paris, Salvator, 2001).

Mais Babette leur annonce qu'elle ne rentrera pas à Paris. En se rendant dans la salle à manger pour débarrasser, elle explique : « Je n'ai rien ni personne à retrouver. Ils sont tous morts ». Quant à l'argent, lui aussi a disparu : les dix mille francs ont été engloutis dans le festin. Et Babette ajoute une confidence : c'est elle qui était autrefois chef de cuisine au Café anglais, ce même restaurant où le général Löwenhelm a raconté avoir si magnifiquement dîné. Alors devient manifeste l'ampleur de tout ce à quoi Babette a renoncé pendant les années où elle a humblement servi les sœurs : non seulement son pays et sa famille, mais aussi des talents exceptionnels. C'est la véritable pauvreté évangélique, qui « ne se limite pas à la nourriture, à l'habillement et aux autres aspects matériels de l'existence, mais porte sur les biens culturels, professionnels et spirituels²³ ». Dans le flou de l'arrière-plan, on voit par une petite fenêtre tomber des flocons de neige.

Cependant, si Babette a offert un festin aussi somptueux, ce n'est pas uniquement par amour pour ceux qui en ont bénéficié. Ce n'était pas un pur altruisme, comme elle-même l'admet, car elle aussi a gagné quelque chose. Quoi ? Quand Martina plaint Babette de se retrouver pauvre, la cuisinière réplique fièrement : « Un artiste n'est jamais pauvre ». Bernanos a écrit : « Un poète, comme un roi est partout chez lui. Il est toujours au cœur des choses²⁴ ». L'artiste s'ouvre à la réalité avec tout ce qu'elle contient. La pauvreté aiguise sa réceptivité. « Les pauvres sont ceux qui, ne possédant aucun bien, restent capables d'accueillir joyeusement Dieu et son message²⁵ ». De même que la maison « pauvrement » construite de Bernanos est ouverte aux passants, chez Babette le dénuement offre de l'espace à la bonté de la Providence et c'est ainsi que, dans son abandon confiant, elle « possède tout à la fois tout et rien ». À l'instar de la veuve qui, chez saint Marc (12, 42-44), donne son dernier sou, Babette prouve que seuls les pauvres en esprit savent jeter l'argent par les fenêtres.

Jacques
Servais

Presque en larmes, Filippa, qui est elle aussi une artiste, se lève alors pour le dernier mot du film. Ils sont empruntés à la lettre d'un autre musicien, Achille Papin : « Ce n'est pas la fin. Au paradis, vous serez la grande artiste que Dieu veut que vous soyez ». Prenant Babette dans ses bras, elle s'écrie : « Ah, comme tu enchanteras les anges ! ». Mais peut-être sont-ils déjà enchantés. Et peut-être Babette, dans son humilité, est-elle déjà grande.

Au son d'un piano et d'un violon, nous voyons par la fenêtre la neige qui tombe. La barrière est tombée : « Entre la terre et le ciel, il y a une distance (déjà secrètement comblée) ; mais entre le ciel et la terre, il

23 « Ein Jesuit, "Arm um zu bereichern" » dans *Adrienne von Speyr und Ihre kirchliche Sendung*, p. 38-39.

24 Cité dans *Gelebte Kirche* : Bernanos,

p. 182 (tr. fr., *Le Chrétien Bernanos*, Paris, Éditions du Seuil, 1956).

25 *Du hast Worte ewigen Lebens*, p. 127.

26 *Leben aus dem Tod*, p. 84.

n'y en a pas²⁶ ». Sur l'appui de la fenêtre derrière laquelle la neige s'accroche, la flamme d'une bougie vacille et s'éteint. Une mince trainée de fumée s'élève comme en un témoignage.

Un dernier regard

Qu'est-ce qui pousse Babette à consacrer tout son argent et toute sa créativité artistique à un unique repas, et pour une secte de marginaux où l'on est incapable d'apprécier la supériorité de sa cuisine ? Est-ce l'affection ? « Ce n'était pas uniquement par amour pour vous », dit-elle. Est-ce pour son honneur ? Elle se cache du général Löwenhelm, le seul connaisseur parmi les convives. Est-ce « l'amour de l'art » ? Elle n'a pas seulement produit un chef-d'œuvre, car en dépensant tout son argent, elle a renoncé à la possibilité de retourner dans son pays.

Alors, qu'est-ce qui la motive ? Sa vie, avons-nous suggéré, est ordonnée par une *mission* chrétienne dont elle prend conscience quand une mouette blanche prend son essor au-dessus d'elle sur la plage. Babette répond de tout son être à cet appel, car, comme l'a expliqué Balthazar, la mission n'est ni un « engagement » ni une « particularité », mais une réalité dans laquelle le chrétien doit se laisser absorber. Chez Babette, avec ce qu'elle a souffert à Paris et les larmes qu'elle cache au Danemark, la mission est enracinée dans l'abnégation et l'amour (voir 1 Corinthiens 13) – un amour qui porte au-delà de la chair, qui dépasse l'affection qu'elle peut avoir pour ce village où elle a trouvé refuge et qui prend par grâce « la dimension universelle du monde entier²⁷ ». La tâche qu'accomplit Babette n'est pas simplement de nourrir douze invités de façon magnifique. C'est aussi de créer une atmosphère de lumière et de chaleur où quiconque se présente est heureux d'être accueilli. « Entrez, il fait bon à l'intérieur », dit-elle au cocher. « Ne vous inquiétez pas », répond-elle à Martina quand un convive supplémentaire est annoncé : « Il y aura largement assez à manger pour tout le monde ».

En fait, Babette ne donne que ce qu'elle a elle-même reçu. Elle travaille avec les matériaux qui lui sont donnés. Quand elle met sur la table une nappe blanche comme neige, décorée de plantes séchées, elle puise dans la tranquille beauté des paysages du Jutland. Quand elle cuisine, elle utilise ce qu'elle a acheté avec un argent qui lui est comme tombé du ciel et qu'elle n'a pas mérité. Dans tous ces échanges, elle respecte la création qui, pour elle, a pris la forme vivante du pays où elle vit depuis douze ans et des gens qui y habitent. Comme toujours quand Dieu agit, le miracle qui s'accomplit à travers elle transfigure la nature telle qu'elle est. La grâce n'est pas extérieure à l'Être créé par amour, bien qu'elle ne lui soit pas immédiatement

Thème

identique. La grâce présuppose la nature. Elle ne se perfectionne pas elle-même, mais perfectionne la nature au sein de laquelle a lieu la Révélation. Ferdinand Ulrich explique que la grâce fait apparaître la lumière de l'Être créé et super-substantiel dans toute sa splendeur et la libère. Babette a découvert un trésor dans ce « coin perdu » qu'est le Jutland, et elle a tout vendu pour garder le lieu béni où elle l'a découvert (voir *Matthieu* 13, 44).

Comme Babette, Axel est un artiste et il a le même amour que la cuisinière pour le pays et les gens qui y vivent. Chaque plan est soigneusement composé et équilibré, y compris ceux où figurent Papin et le jeune Lorens encore présomptueux. Les visages sont pour lui de la plus haute importance : « Ce qui m'intéresse d'abord, c'est ce qu'expriment les traits de l'acteur. Rien ne devrait distraire de ce que disent ses yeux²⁸ ». L'artiste est appelé à laisser la gloire divine transpercer les inévitables imperfections de l'œuvre. Cette gloire n'est pas un rayonnement lumineux diffus, mais a une « figure » (*Gestalt*) bien précise dans l'espace et le temps²⁹. Axel semble en avoir l'intuition. Bien que la nourriture et les accessoires envahissent parfois l'écran, le réalisateur suit la consigne esthétique du maître hollandais Johannes Vermeer : « Pas de superflu, rien que l'essentiel³⁰ ». Une tension demeure toutefois. Dans sa finitude, le film doit, comme toute œuvre d'art, ou bien s'effacer devant une beauté plus grande que la sienne, ou bien cesser d'être beau. « Ou bien l'art est plus que l'art, écrit Balthasar, ou bien il n'est rien ». En appliquant à Babette, nous pourrions peut-être préciser : ou bien l'art est don total, ou bien il n'est rien.

Jacques
Servais

L'esprit de joie et de réconciliation qui souffle sur ce village du Jutland n'est pas l'œuvre de Babette. Ce qu'elle accomplit s'insère dans quelque chose qui la dépasse. Remplir une mission authentiquement chrétienne, c'est participer mystérieusement à la mission du Christ lui-même dans le monde. Babette a perdu sa famille pendant le siège de Paris. Elle a quitté ce champ de ruines pour arriver totalement démunie au Danemark. Le village qui l'a accueillie était loin d'être parfait. Elle a dû s'adapter à un nouveau milieu, à une langue inconnue, à des pratiques culturelles et religieuses qui lui étaient étrangères. Elle a découvert des divisions et des blessures dans cette communauté. Dans le dur accomplissement de toute véritable mission, il y a forcément « une abondance illimitée de tensions, de heurts et de conflits³¹ ». La décision que prend Babette de se donner à cette communauté malade en consacrant tous ses moyens à ce festin lui donne de prendre sur ses épaules l'intégralité du « fardeau léger » (*Matthieu* 11, 30) qu'impose toute mis-

28 *Op. cit.* note 2, p. 107.

29 « Christliche Kunst und Verkündigung », dans *Mysterium Salutis : Grundriss Heilsgeschichtlicher Dogmatik*, I, Benziger Verlag, Einsiedeln, 1965, p. 704-25.

30 *Op. cit.* note 2, p. 107.

31 *Theodramatik*, I, p. 63 (tr.fr., *La dramatique divine*, I, Prologomènes, Lethiel-leux, Paris/ Culture et Vérité, Namur, 1984 ; Bruxelles, Lessius, depuis 1998).

sion chrétienne. C'est ainsi, en suivant le Christ, que le travail apparemment futile de Babette, qui consiste à préparer un festin en surmontant toutes sortes de mesquineries, s'insère dans une perspective prodigieuse, plus vaste et plus belle que la Mer du Nord elle-même.

Babette est-elle donc une allégorie ou un symbole du Christ ? Comme J.R.R. Tolkien le dit de son personnage de Gandalf qui ressuscite : « Bien que ceci rappelle les évangiles, ce n'est en réalité pas du tout la même chose. L'Incarnation de Dieu est quelque chose de bien plus énorme que tout ce que j'aurais l'audace d'imaginer³² ». Maintenant que Jésus est venu parmi nous, rien ne peut plus le représenter, comme le pouvaient les préfigurations de Moïse ou de Prométhée. Le Christ a accompli sa mission et seules sont possibles des *postfigurations*. Les petits drames du monde, qu'ils soient à l'échelle des personnes ou des nations, réels ou fictifs, explicitement chrétiens ou non, font partie du drame générique qui se joue entre Dieu et sa création, et où l'acteur principal est toujours le Christ. Après l'épiphanie qui lui est accordée sur la plage, Babette se laisse entraîner dans ce drame qui la dépasse infiniment, où Dieu prend finalement tout sur lui, mais où elle a néanmoins sa place à tenir, dans un rôle analogue à celui de l'humble « femme » de Cana.

Thème

(Traduit de l'anglais par Jean Duchesne. Titre original : "Plenty of food for everyone" : A Balthasarian Look at Babette's Feast)

Jacques Servais, né en 1949, entré dans la Compagnie de Jésus en 1967, ordonné prêtre en 1979, est docteur en théologie dogmatique. Il réside à Rome depuis 1985, enseigne la théologie spirituelle systématique à l'Université grégorienne et administre la Casa Balthasar, une école de discernement et de formation pour jeunes chrétiens laïcs. Président de l'Association Lubac-Balthasar-Speyr depuis sa création à Rome en 1991, sous le patronage de Joseph Cardinal Ratzinger, par des disciples de H. de Lubac et de H. U. von Balthasar, il a publié divers ouvrages et articles sur H. U. von Balthasar et les sources spirituelles de sa pensée, notamment saint Ignace de Loyola et A. von Speyr, mais aussi J. H. Newman, M. Blondel et F. Ulrich, notamment, Théologie des Exercices spirituels. H. U. von Balthasar interprète saint Ignace, Lessius, 1996.

³² *The Letters of J.R.R. Tolkien*, George Allen & Unwin, Londres, 1981, Letter 181.